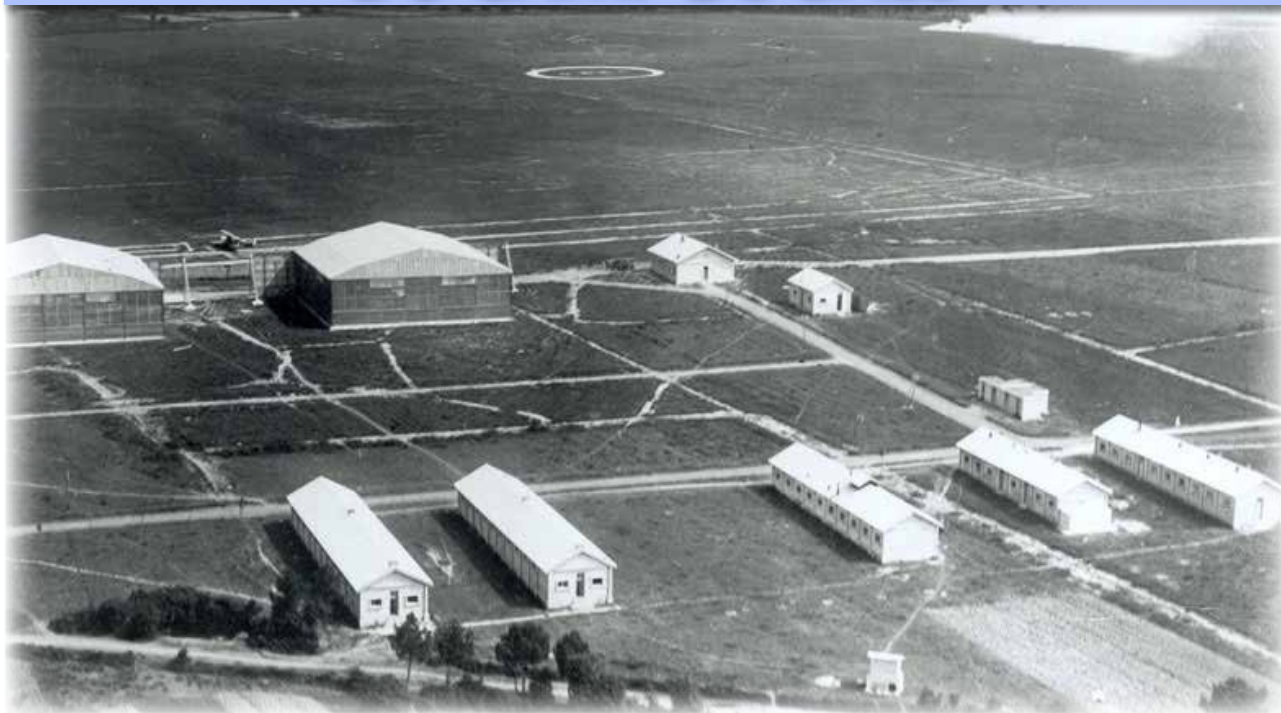


POINT-CLOS, HISTOIRE DU CAMP DE GAËL



L'INITIATEUR DU TERRAIN D'AVIATION DE Point-Clos en Gaël est le colonel d'aviation Maurice des Prez de La Morlais (1876-1941). Originaire de Saint-Léry et propriétaire du château du Lou au décès de son père Bertrand, saint-cyrien de la promotion Bourbaki (1899), cet officier d'infanterie est versé à sa demande dans le service de l'Aéronautique, en 1911.

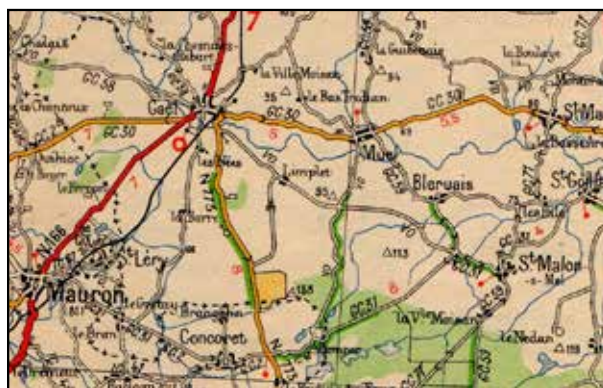
CRÉATION DU CAMP

Maurice de La Morlais est un des tous premiers pilotes ayant obtenu le *brevet de pilote militaire d'engins aéroportés* (n°11). Il combat pendant la guerre 14-18 sur des avions aux structures des plus fragiles. Au début des années 20, ayant alors grade de commandant, il est chargé par le Ministère de la Guerre de la création d'un camp d'aviation à Tours. À la même époque, sa connaissance de sa région natale fait que le ministère le charge de trouver un terrain d'aviation à proximité du *Camp d'entraînement d'Artillerie de Coëtquidan*, afin d'y former des aviateurs à l'observation des mouvements militaires et à la prise de photographies. Il fait le choix des landes de Point-Clos, en Gaël. Celles-ci présentent les conditions requises : sol argilo-sableux sur fond de schiste permettant l'aménagement de pistes solides, terrain situé sur un plateau ouvert aux vents d'ouest por-

teurs, car remontant d'une longue vallée en entonnoir.

En 1922, la vente par la commune de Gaël, des terrains communaux de Point-Clos à la toute récente Armée de l'Air permet à son maire, M. Alexandre Villandre, d'obtenir une compensation : le financement des travaux nécessaires à l'alimentation en eau de sa commune. Par expropriation, on joint quelques terrains relevant des communes de Gaël, Muel et Concoret. Le tout forme un ensemble de 103 hectares ayant la forme d'un quadrilatère assez régulier d'environ 1 100 mètres sur 1 000.

Déclaré terrain militaire en 1922, l'administration militaire en fait, en 1925, une sous-station de la base aérienne 131 de Tours pouvant recevoir un escadron. Le défrichage du terrain, le drainage,



l'arasement des talus sont effectués par des troupes malgaches logées sur place dans des baraquements en bois et par les soldats du 41^e régiment de Rennes. Si la construction des bandes d'envol est bien réalisée sur le territoire de Gaël, celle des hangars et de la tour de contrôle est sur celui de Concoret. La bande d'envol la plus longue traverse le terrain dans toute sa longueur pour se terminer dans une carrière. Trois bandes plus courtes lui sont adjointes. Le camp comporte trois grands hangars (deux de 40 m sur 30, un de 25 m sur 25), un bunker pouvant stocker 2 000 litres de carburant et dix bâtiments en mesure de recevoir les officiers et les hommes de troupe d'un escadron et les services techniques nécessaires.



VIE DU CAMP ET DE SES ALENTOURS

Cette annexe du 31^e régiment de Tours devient opérationnelle en 1927. Le terrain est alors l'aérodrome militaire le plus à l'ouest en France. Des manœuvres sont organisées, pour former des observateurs dont ceux des escadrilles d'observation GAO 504 de Chartres, GAR 511 de Nantes, GAR 512 de Limoges. Cette formation consiste à suivre les mouvements des troupes, de l'artillerie et des blindés sur le camp de Coëtquidan. On en tire aussi des leçons sur l'art du camouflage au sol et la défense anti-aérienne. Entre les manœuvres, un détachement de cinq militaires commandés par un sous-officier en assume la garde. En concertation avec la base de Villacoublay, il devient aussi un centre d'entraînement formant des mitrailleurs.

La construction du camp et son utilisation engendrent une activité économique de proximité: cinq commerçants ouvrent deux cafés, une boulangerie, un hôtel et un restaurant. D'autres commerces accueillent les militaires à Concoret. On y trouve des bastringues, des pianos automatiques. Ces cafés organisent des bals, des soirées musicales où le jazz retentit à côté des mandolines introduites par la famille Pompéi. Les aviateurs s'abreuvent volontiers

de champagne. Concoret connaît une joyeuse vie de noctambules! Si le personnel de troupe est logé sur la base, quelques officiers préfèrent prendre des locations chez des particuliers à Concoret et à Gaël.

Invités par la ville de Rennes qui ne dispose pas d'aérodrome, les célèbres aviateurs Dieudonné Costes (1892-1973) et Maurice Bellonte (1896-1983), retardés par un vent de face atterrissent à Point-Clos, à la limite de la panne sèche, le 14 décembre 1930. Les gens se pressent en masse pour les fêter.



Bellonte et Costes 1929

Il est aussi dit qu'au cours de la décennie 30, le capitaine De Gaulle, séjournant à Coëtquidan y vient en manœuvre...

DES ACCIDENTS

Bien que le camp soit reconnu comme un des plus sûrs de France, plusieurs accidents dramatiques surviennent pendant ces mêmes années. Le 7 mai 1933, Guy Gillot, moniteur de l'École de Rochefort, se tue en s'écrasant au sol au manche d'un avion privé. Le 7 août 1936, un bombardier, semble-t-il isolé, de la 6^e escadrille de la 31^e escadre aérienne de bombardement de Tours, s'enflamme, explose et se rompt en vol avant de s'abattre sur la piste. Le lieutenant commandant de bord, Bonnafos, le sergent-chef Uffer et les sergents Querville et Legeais sont tués sur le coup. En 1936 ou 37, le capitaine Pora, commandant cette même 6^e escadrille, se tue entre Gaël et Saint-Méen-le-Grand. En 1938, Jean François de La Rocque et un autre pilote ont le temps de s'éjecter avant que leur avion ne s'écrase au sol. Le parachute de Jean François de La Rocque ne s'ouvre pas mais s'accroche à un arbre, ce qui le sauve. Son compagnon qui n'avait pas attaché son parachute, est retrouvé mort deux jours plus tard dans le bois de Comper.



LE CAMP PENDANT LA GUERRE 39-45

En 1939, lorsque la guerre éclate, le camp voit son activité grandir avec le stationnement d'un escadron de bombardiers et d'un escadron d'avions d'observation. En 1940, lors de la bataille de France, les aviateurs, contraints par la percée allemande, quittent le camp pour l'Afrique du Nord après avoir détruit largement les pistes et le matériel.

Le 17 juin 1940, les troupes allemandes investissent le camp sous le commandement du major Alfred Ernst (1895-1953). Pour réparer les dégâts, les Allemands font travailler des prisonniers sénégalais menés très durement par un ingénieur artificier, s'appelant probablement Koch (?) mais resté connu par son seul surnom de *Galoche* dû à un menton proéminent. La plupart de ces Africains sont logés misérablement entre Saint-Onen-La-Chapelle et Muel. Leur malheur est atténué par l'accueil et l'aide que leur apporte, le dimanche, les gens de la région.

Les autorités allemandes décident, dès le début de l'occupation, de faire un terrain de réserve bien équipé de ce qui était jusque-là une annexe fonctionnant par intermittence. Par le biais de la société *Moser et Thomine* qui a ses bureaux sur le camp, des centaines d'ouvriers¹ sont embauchés parmi les habitants et encore plus facilement parmi les nombreux réfugiés parisiens pratiquement dépourvus de ressources. D'autres sont réquisitionnés. Des camions

vont chercher ces travailleurs fort loin dans les communes des environs. Tous travaillent à l'amélioration des pistes et à la construction de nouveaux bâtiments. Malgré la position apaisante du major Ernst, *Galoche* les dirige avec dureté aussi souvent qu'il le peut.

Cette embauche permet d'échapper au S.T.O., est-il affirmé. Les ouvriers sont bien rémunérés et les entrepreneurs français peinent à suivre les sa-

laires offerts par les Allemands. Des réfugiés confirment leur installation dans la région; des mariages entre eux et les habitants locaux se font... Certains sont en lien avec les résistants à qui ils fournissent des renseignements, fort utiles aux Anglais, sur l'avancée des travaux, la fréquence des mouvements et la destination des avions, l'usure du matériel et l'état des pilotes.

Les Allemands modifient les structures du camp. Les pistes sont élargies et allongées jusqu'à traverser la route départementale. Ceci entraîne l'arasement du café *Rochefort* et de l'hôtel-restaurant *Jallu*. On construit neuf alvéoles abritant des avions, de nouveaux casernements, une cuisine centrale, des mess, des ateliers de réglage de tir et de réparation pour les avions, des supports de DCA. Mais aussi des bâtiments de commandement, une infirmerie, des piscines, un court de tennis, un casino pour la troupe. Des barrages antichars sont installés près des entrées du camp. Le camp devient le plus important terrain d'aviation de la Bretagne intérieure. L'aérodrome conserve d'abord sa vocation de centre de formation. Des parachutistes spécialistes du largage à basse altitude y sont entraînés. Une école de pilotage forme des pilotes pour une escadre de la *Luftwaffe* servant aux opérations en Afrique.

Les Allemands font la fête dans les cafés voisins du camp et à Concoret. Une maison close, proche du camp, est ouverte. Les officiers allemands logent dans des chambres réquisitionnées chez des notables. Beaucoup cherchent à apprendre le français. Les pianos se multiplient. Quelques prisonniers indochinois se lancent dans la fabrication de bijoux

1. Les chiffres évoqués par les témoins de cette époque ouvrent une fourchette d'estimation incertaine allant de 600 à 3 000 hommes.

en se servant de manches de brosses à dents qui sont fait d'une matière translucides de différentes couleurs pour faire des imitations de pierres semi-précieuses et façonnent aussi à partir d'une pièce d'or des chevalières. Les Allemands raffolent de leur production et envoient ces *bijoux* à leurs belles.

L'évolution du théâtre de la guerre fait que, de 1942 au début de 1944, le camp devient une base opérationnelle relativement importante. Il est difficile de retrouver quelles escadrilles allemandes ont vraiment utilisé ce terrain. Bien que leurs noms aient été évoqués lors de l'inauguration de la plaque commémorative du camp, il est aujourd'hui contesté qu'il ait reçu en novembre 1943 l'escadrille de chasse *Jagdgeschwader 27* et l'escadron rapide de bombardement la *Schnellkampfgeschwader SK10* comprenant surtout des *Messerschmitt 109*. Cependant, il ne peut être exclu que quelques avions de ces escadres se soient posés isolément sur ce terrain... En revanche, il est certain qu'en 1943, il accueille les avions du constructeur *Dornier* du 1^{er} escadron de combat aéroporté la *Luftlandgeschwader 1*, unité d'aérotransport de la *Luftwaffe*. Leur présence a pour but d'améliorer des techniques fort dangereuses de largage de parachutistes à très basse altitude. La *12 JG 2* stationne aussi du 27 novembre 1943 au 3 mars 1944. La plupart de ces avions sont équipés de caméras filmant les missions et les combats. Il est dit qu'un *as* de l'aviation, titulaire de 54 victoires, pilote d'un *FW-190* y est affecté jusqu'au moment où il se fait abattre, près de Saint-Jacques-de-La-Lande, par un *Typhoon* anglais.

Pendant cette période, la base accueille :

- 500 officiers, sous-officiers et soldats, chacun disposant d'une mitraillette, d'un pistolet et d'un poignard.
- Un groupe de chars stationné autour de la base.
- 60 bombardiers rapides ayant pour mission de pilonner la Grande-Bretagne.
- 40 transporteurs de troupes *Junker*.
- 100 planeurs.
- 130 tonnes d'essence stockées en quatre dépôts.
- Un nombre variable de chasseurs d'accompagnement. Ces derniers s'entraînent au tir sur des cibles placées à proximité dont la plus pratiquée se trouve au milieu de l'étang du *Pont dom Jean* en forêt de Brocéliande.

Les occupants utilisent la ligne de chemin de fer qui va de La Brohinière à Questembert pour l'ache-

minement des munitions, essence et ravitaillements. Cette facilité de communication fait que les dirigeants allemands du camp occupent le château du Bois-Basset à Saint-Onen-La Chapelle, proche de cette ligne.

Pendant toute l'occupation allemande, le commandement du camp est assuré par Alfred Ernst, ancien député au Reichstag, blessé au combat. Il a réquisitionné un logement au château du Rox en Concoret; son propriétaire, officier retraité, blessé de guerre 14-18, doit subir sa présence. Manifestant un comportement francophile, Ernst œuvre beaucoup pour s'assurer de bonnes relations avec les habitants du secteur au point d'organiser des bals à Concoret et à Mauron. Il est considéré comme étant humain contrairement à *Galoche*. Amateur de belles femmes et de voitures, il circule dans une *Matfort* décapotable réquisitionnée. On lui prête d'être un ami d'Hitler et de Goering... de faire du marché noir à son profit... Ces choses ne sont pas établies avec certitude.

ATTAQUES DES ALLIÉS

Dès 1942, le camp subit les attaques en rase-motte et en piqué de la *Royal Air Force* menées par les chasseurs *Mosquito*. Le nombre de victimes allemandes reste inconnu. À partir de mars 1944, les Alliés bombardent souvent le camp et détruisent une grande partie des bâtiments. Les Américains, volant haut pour limiter leurs risques, font, comme bien souvent dans cette condition, des erreurs de cible et les villages proches de Trébran et de Comper subissent des dommages importants. Les pilotes britanniques sont beaucoup plus téméraires et plus efficaces avec leur vol rasant. Rappelons quelques faits :

Deux avions chasseurs britanniques survolent le camp de Point-Clos à basse altitude. La DCA allemande surprise n'a pas le temps d'intervenir, mais des chasseurs décollent immédiatement à la poursuite des intrus! C'est en fait une action calculée du commandement anglais: pendant la poursuite, le camp se trouve privé d'une partie de sa défense. Un troisième chasseur anglais (pilote par un Français, dit-on) survient en rase-motte et détruit successivement plusieurs bâtiments allemands.

Une autre fois, ce sont encore des avions britanniques qui surgissent pour mitrailler le camp. Ils volent en rase-motte si bas qu'ils passent en-dessous des tirs des ennemis qui avaient eu le tort de monter leur DCA en hauteur sur des élévations artificielles en forme de tours.

L'approche irrésistible des forces américaines conduites par le général Patton amène les Allemands à détruire l'essentiel de leurs installations. Mais Ernst n'accepte pas de se rendre aux *terroristes*, que sont pour lui les F.F.I. Le 3 août 1944, un officier de réserve français lui fait parvenir un protocole de reddition par l'intermédiaire d'un boulanger de Concoret devenu agent de liaison. Ernst reçoit le document à 10 heures et fait savoir qu'il consent au principe et donne rendez-vous à l'officier à Rennes le jour-même. Vers 11 heures, il s'enfuit vers Rennes avec son état-major. Deux versions différentes de son destin suivent : l'une affirme qu'il a été tué quelques heures plus tard entre Plélan et Mordelles ; l'autre dit que, fait prisonnier par les Américains sur la route de Rennes, il a été envoyé en détention dans un camp d'internement dans le sud de l'Allemagne avant de mourir, en 1953, à Hoya en Basse-Saxe². Avant de s'enfuir, le major a pris soin de faire nettoyer la voiture réquisitionnée qu'il utilisait afin qu'elle soit rendue en bon état de présentation à son propriétaire !

LES ALLIÉS

Après la fuite d'Ernst, le camp est occupé par les F.F.I. placés sous les ordres du colonel Chérel pour être remis à l'armée de l'air américaine. Il prend alors le nom d'aérodrome avancé *Advanced Landing Ground A-31 Gaël*. Ce serait le premier camp d'aviation utilisé par les Américains après le débarquement en Normandie. Il est occupé d'abord brièvement par le bataillon de génie *850th Engineer battalion* avant de l'être, le 13 août, par le groupe de combat *354th Fighter Group* équipé de *Mustangs P-5*. Ce serait une erreur d'affirmer qu'une douteuse *356th Fighter FG* s'y soit posée. Peut-être s'agit-il d'une confusion avec un éventuel passage de la *356th SQ* ? Les avions partent du camp pour soutenir, vers l'ouest et le sud, les attaques alliées contre les poches allemandes de résistance de Brest, Lorient et Saint-Nazaire. Vers le nord-est la progression des troupes alliées en Normandie et vers le centre de la France.

Quelques Français anglophones se proposent comme interprètes. Concoret accueille avec chaleur les Alliés et participe à la joie du *354th Group* qui fête à Point-Clos sa 500^e victoire. Pour remettre en état les pistes et quelques bâtiments, on fait travailler des prisonniers allemands. Il faut dire, qu'ils furent, pendant un temps et hors des limites du camp, affa-

2. Des documents contestés appuient chacune des versions, mais la plus vraisemblable paraît bien être la seconde.

Les quartiers en généalogie

Le Cegenceb nous invite à transmettre nos quartiers pour parution dans Souche. Parmi les multiples définitions du mot quartier (Wiktionnaire), je n'ai pas trouvé celle qui se rapporte à la généalogie. Quelqu'un saurait-il dire pourquoi nous utilisons ce mot et pas un autre ?

Michel PERRUCHOT

Définition du Larousse universel : Chaque degré de descendance dans une famille noble, compter ses seize quartiers.

Wikipédia : Les quartiers de noblesse expriment, dans le système nobiliaire, l'ancienneté des titres de noblesse d'une personne en fonction des titres de noblesse de chacun de ses ascendants. En pratique, le décompte des quartiers s'opère en cumulant, à chaque génération, le nombre d'aïeux reconnus nobles. Deux grands-parents nobles et trois arrière-grands-parents nobles donneront, par exemple, cinq quartiers de noblesse.

Dans la généalogie telle qu'on la pratique maintenant, les quartiers correspondent bien à l'ascendance. Le personnage dont on fait l'ascendance est nommé le *de-cujus*.

Daniel DUQUENNE

Voici ce que dit Marie-Odile MERGNAC :

• La généalogie ascendante dite agnatique : elle consiste à remonter le temps de fils en père, à partir de vous-même par exemple, jusqu'à l'époque la plus éloignée qu'il soit donné d'atteindre. Cette recherche linéaire, centrée sur le patronyme transmis, est celle qu'entreprend le plus grand nombre de chercheurs.

• La généalogie ascendante par quartiers : elle aussi fait remonter le cours du temps, mais à travers la recherche de tous les ascendants, y compris ceux des épouses : les quatre grands-parents, les huit arrière-grands-parents, les seize arrière-arrière-grands-parents... etc.

Armelle QUERBOUET

més, mal traités, parfois frappés par certains de leurs encadrants locaux.

Le 15 septembre 1944, le *354th Fighter Group*, quitte Point-Clos pour la base d'Orconte (Marne) située plus près du front. La base est désaffectée par décision française le 24 septembre. Un pilote améri-

cain affirmera plus tard « *que la piste d'atterrissage de Point-Clos était alors la pire de France!* »

L'APRÈS-GUERRE

Le camp est alors laissé à l'abandon, la végétation prend le dessus. Malgré cet état, il sert occasionnellement de lieu d'entraînement au parachutage des hommes et des véhicules pour l'*École de Saint-Cyr* notamment en 1951. En 1958, les derniers hangars sont détruits. Les chicanes établies par les Allemands sur les routes d'accès sont aussi enlevées vers la fin des années 50. Les chemins et les parcelles en périphérie du camp ont servi aux Allemands à stocker bombes et *rockets* sous les arbres à l'abri de la vue des aviateurs alliés. Des quantités importantes de bombes dont certaines de taille monstrueuse, restent alignées le long des chemins sur des centaines de mètres, jusque dans les années 60. Sans aucune protection, détonateurs à portée de mains; des caches à *rockets*, à balles traçantes et à grenades, perdues dans les bois sont déminées jusque dans les années 80. Les arbres de ce secteur ont été souvent mitraillés par les Alliés et sont encore de nos jours impropres au sciage. Ils meurent de vieillesse dans les zones suspectes.

Au cours des années suivant son abandon, la route entourant le camp est utilisée pour des courses cyclistes notamment en 1951. Un ancien mess sert de restaurant à cette occasion. Une rumeur dit que Louison Bobet, originaire de Saint-Méen, s'intéresse à ces compétitions et qu'il souhaite acquérir les lieux.

Vers 1960, l'Armée met en vente les terrains. La crainte que le sol soit bourré d'explosifs ou de bombes enterrées non explosées, décourage les acquéreurs potentiels. En conséquence le camp est confié à l'ONF. Les années suivantes, les pistes sont labourées superficiellement par des charrues forestières à disques pour limiter les risques. L'opération se déroule bien et permet *l'ensemencement* de pins. Ces travaux donnent naissance à la «*Forêt Domaniale de Gaël*», qui fait aujourd'hui 103 hectares dont 13 hectares sur Concoret et 3 hectares sur Muel. Elle inclut l'arboretum initié par le major Ernst.

L'ARBORETUM

Aimant beaucoup la nature, le major Ernst avait créé un arboretum près du casernement du camp. Il avait fait planter des espèces d'arbres provenant de différents pays amis de l'Allemagne dont le Japon ainsi que du Portugal. À défaut de pouvoir en faire

venir d'Angleterre et des États-Unis, il s'était procuré des essences américaines près de pépiniéristes. Sur les quarante-deux essences existant encore dans ce parc, trente-deux viennent donc de pays étrangers. Cet espace porteur de souvenirs marquants, reste très précieux à la population locale bien que l'intérêt botanique de cet arboretum soit relativement limité. Ses arbres déjà vieillissants, parfois abimés par la succession de sécheresses depuis 1976, n'ont pas trouvé, à l'exception de quelques-uns alors remarquables, leur plein épanouissement sur ce terrain de lande, acide et ingrat, convenant mieux aux pins. L'arboretum est toujours visible de nos jours et les connaisseurs peuvent le découvrir autour des ruines de bâtiments. Son entretien et même son développement sont souhaités par la population locale qui aime méditer au milieu des ruines restantes que ce parc enserre.

Il faut souligner que la création de cet arboretum a joué localement sur le moral des Français : les plantations signifiaient que les Allemands étaient bien là pour mille ans ! Autre preuve de supériorité, ils introduisent des plantes inconnues et créent coûteusement des espaces paysagers ne se justifiant que par leur seule beauté ! Leur commandant, tout vêtu de blanc, se déplaçait dans une splendide décapotable et se montrait au bras de jolies femmes ! Le culte du corps est symbolisé par la piscine et le tennis ! Ajoutons leur goût des concerts de musique classique et la pratique du piano pour subir pleinement un complexe d'infériorité !

Le succès des actions de Résistance, dont le combat de Saint-Marcel est l'apogée, a contribué à ce que la population locale retrouve la conscience de sa valeur.

Joseph BOULÉ
Jean-Claude FICHET